

Lettres de poilus – Commémoration 11/11/2018

Estelle Gilet

1914 : 2 août, mobilisation générale, nombre de jeunes soldats partent la fleur au bout du fusil, certains que la guerre sera courte, qu'ils seront de retour pour les vendanges, qu'en trois semaines, ils seront à Berlin et que la revanche sera vite prise sur les allemands, l'Alsace et la Lorraine seront bientôt françaises.

"Mardi.

Si vous étiez parmi nous, comme vous partageriez notre confiance! Ils sont si crânes, mes camarades! En ce moment, ils attendent dans la cour du quartier qu'on les habille et qu'on les arme. Ils chantent, ils rient; ils jouent aux cartes, sur des caisses de munitions. Ils s'interpellent. Déjà ils se sont donné des surnoms. Ils blaguent. Ils font des mots et certains mots qu'ils font sont héroïques.

Ils ont quitté leur foyer et leurs yeux sont secs. Il y a de la fierté dans leur regard et de la foi: ils parlent de la guerre simplement, avec une bonne humeur tranquille, avec un admirable entrain, sans forfanterie. Et depuis leur départ de Paris, ils sont ainsi.

Ce voyage! Vous n'allez pas me croire, je n'ai pas le souvenir de m'être jamais autant amusé! Vous ne pouvez imaginer la gaieté, la verve de mes camarades, leurs trouvailles. Pendant toute la durée du trajet, ils n'ont pas cessé de plaisanter, évoquant leurs souvenirs de caserne, imaginant les exploits qu'ils accompliront."

1914. Mais très vite la ferveur et la gaieté laissent la place à l'inquiétude et à l'angoisse : le conflit s'enlise, on construit des tranchées pour se protéger. Le front s'étend de la Suisse à la mer du nord.

La trêve de Noël est un extrait de l'oeuvre de Michaël Morpugo ou Jim écrit à son épouse Connie qui l'attend dans le Dorset au sud-ouest de l'Angleterre. Cette lettre relate un fait qui s'est réellement produit, le 25 décembre 1914, et qui a été raconté par un grand nombre de soldats, allemands, français ou anglais.

" Connie, ma chérie,

Je t'écris dans une bien meilleure disposition d'esprit car il vient de se passer une chose merveilleuse que je me dois de te raconter sans plus tarder. Hier matin, jour de Noël, nous étions dans nos tranchées... L'un des nôtres remarqua qu'on agitait un drapeau blanc au-dessus de la tranchée d'en face. Puis des cris résonnèrent à travers le no man's land :

- Joyeux Noël, Tommy! Joyeux Noël!

La surprise passée, certains leur répondirent :

- A toi aussi, Fritz! A toi aussi!

Je pensai que ça s'arrêterait là. Nous le pensâmes, tous. Mais soudain un allemand en capote grise apparut sur le remblai de la tranchée, un drapeau blanc à la main.

- Ne tirez pas! Cria quelqu'un.

Et personne ne tira. Puis un autre grimpa sur le parapet, et un autre encore.

- Baissez la tête! Dis-je aux hommes. C'est un subterfuge.

Mais il n'en fut rien. (...)

Le long des lignes allemandes et des nôtres, je voyais des hommes, capotes grises, manteaux kaki, avncer lentement à la rencontre les uns des autres. Et j'étais l'un d'eux, je participais à l'événement.

En pleine guerre, nous faisons la paix (...)

Cette nuit là, de retour dans nos abris, nous les entendîmes chanter un chant de Noël (...) Nous leur répondirent (...)

Nous avons vécu notre moment de paix et de bonne volonté, un moment que je chérirai aussi longtemps que je vivrai. (...)

Ton Jim qui t'aime"

1915 : un poilu écrit à un ami 2 heures avant de partir au combat, cette lettre anonyme nous montre la résignation des soldats lorsqu'ils sont envoyés en première ligne.

« Ce 27 mai 1915. Mon cher Jean, je m'adresse à vous comme au meilleur, au seul de mes amis. Je pars dans 2 heures pour une destination incertaine où doivent se passer de grandes choses. Et c'est à vous que je m'adresse pour éviter à une famille la douloureuse nouvelle. Je connais votre cœur et je n'hésite pas à lui faire un appel suprême ; vous ne me refuserez pas le pénible service, en cas d'événement grave, d'avertir ma famille et ma fiancée qu'avant de mourir après avoir donné ma vie au pays, mon âme ne fusse qu'à eux et leur envoie un adieu suprême. Je sais ce qu'est la guerre, mais je sais que de nous peut-être dépend la fin. De cette bataille viendra peut-être ma fin, mais aussi la victoire, et l'affreux cauchemar aura vécu. Dites-leur que c'est pour eux que j'ai la force de vaincre et que de tout cœur je les presse sur mon cœur. Adieu mon vieux, bien fraternellement à vous. »

1916 : Cette année est marquée par de grandes et terribles batailles comme celle de la Somme ou celle de Verdun, les soldats décrivent dans leurs lettres l'enfer des tranchées.

"Mes chers parents,

Je suis encore vivant et en bonne santé, pas même blessé alors que tous mes camarades sont tombés morts, ou blessés aux mains des Boches qui nous ont fait souffrir les mille horreurs, liquides enflammés, gaz lacrymogènes – gaz suffocants- asphyxiants, attaques...

Ah! Grand Dieu, ici seulement c'est la guerre. Je suis redescendu de première ligne ce matin. Je ne suis qu'un bloc de boue et j'ai dû faire racler mes vêtements avec un couteau car je ne pouvais plus me traîner, la boue collant mes pans de capote après mes jambes... J'ai eu soif... pas faim... J'ai connu l'horreur de l'attente de la mort sous un tir de barrage inouï... Je tombe de fatigue... Je vais me coucher, au repos dans un village à l'arrière ou cela cogne cependant, voilà dix nuits que je passe en première ligne.

Demain les autos emmènent le reste de mon régiment pour le reformer à l'arrière, je ne sais encore où ... J'ai sommeil, je suis plein de poux, je pue la charogne des macchabées. Je vous écrirai dès que je vais pouvoir. Soyez donc tranquilles. J'espère que le gros coup pour nous a été donné. Bonne santé, et je vous embrasse affectueusement. Georges.

Ne m'envoyez plus de colis."

1917 : l'hiver 1917 est terriblement froid, ce qui ajoute aux terribles conditions de vie des soldats.

"Le 21 janvier.

Nous quittons nos abris ce soir et nous montons en ligne. Il paraît qu'il n'y fait pas bon. Non parce que le danger soit bien grand car on tire très peu mais à cause du froid. Nous aurons, nous, un abri... mais ceux qui seront en tranchées seront très mal. D'ailleurs les tranchées n'existent pas pour ainsi dire. Tous les jours, il y en a qui ont les pieds gelés. Je vais prendre mes dispositions pour me préserver le plus possible et si ma foi, le froid me fait évacuer, ce sera peut-être encore une chance..."

Printemps 1917 : Les mutineries. Finalement, le plus terrible pour nos chers poilus, ce ne sera peut-être ni le froid, ni les obus, ni la boue, ni les gaz asphyxiants mais la répression des mutineries, vécu comme une véritable injustice, par ceux qui vivent déjà le pire :

" Le 30 mai 1917

Léonie chérie,

J'ai confié cette dernière lettre à des mains amies en espérant qu'elle t'arrive un jour afin que tu saches la vérité et parce que je veux aujourd'hui témoigner de l'horreur de cette guerre.

Quand nous sommes arrivés ici, la plaine était magnifique. Aujourd'hui, les rives de l'Aisne ressemblent au pays de la mort. La terre est bouleversée, brûlée. Le paysage n'est plus que champ de ruines. Nous sommes dans les tranchées de première ligne. En plus des balles, des bombes, des barbelés, c'est la guerre des mines avec la perspective de sauter à tout moment. Nous sommes sales, nos frusques sont en lambeaux. Nous pataugeons dans la boue, une boue de glaise, épaisse, collante dont il est impossible de se débarrasser. Les tranchées s'écroulent sous les obus et mettent à jour des corps, des ossements et des crânes, l'odeur est pestilentielle.

(...)

Le 16 avril, le général Nivelles a lancé une nouvelle attaque au Chemin des Dames. Ce fut un échec, un désastre ! Partout des morts ! Lorsque j'avancais les sentiments n'existaient plus, la peur, l'amour, plus rien n'avait de sens. Il importait juste d'aller de l'avant, de courir, de tirer et partout les soldats tombaient en hurlant de douleur. Les pentes d'accès boisées, étaient rudes. Perdu dans le brouillard, le fusil à l'épaule j'errais, la sueur dégoulinant dans mon dos. Le champ de bataille me donnait la nausée. Un vrai charnier s'étendait à mes pieds. J'ai descendu la butte en enjambant les corps désarticulés, une haine terrible s'emparant de moi.

Cet assaut a semé le trouble chez tous les poilus et forcé notre désillusion. Depuis, on ne supporte plus les sacrifices inutiles, les mensonges de l'état major. (...) La semaine dernière, le régiment entier n'a pas voulu sortir une nouvelle fois de la tranchée, nous avons refusé de continuer à attaquer mais pas de défendre.

Alors, nos officiers ont été chargés de nous juger. J'ai été condamné à passer en conseil de guerre exceptionnel, sans aucun recours possible. La sentence est tombée : je vais être fusillé pour l'exemple, demain, avec six de mes camarades, pour refus d'obtempérer. En nous exécutant, nos supérieurs ont pour objectif d'aider les combattants à retrouver le goût de l'obéissance, je ne crois pas qu'ils y parviendront...

Eugène ton mari qui t'aime tant "

1918 : le 11 novembre, 11 h, la fin du cauchemar

"Le 13 novembre 1918

Chers parents, le 9 à 10 heures du matin, on faisait une attaque terrible dans la plaine de Woëvre. Nous y laissons trois quarts de la compagnie, il nous est impossible de nous replier sur nos lignes ; nous restons dans l'eau trente six heures sans pouvoir lever la tête ; dans la nuit du 10 nous reculons à 1 km de Dieppe; nous passons la dernière nuit de guerre ; le matin au petit jour quand le reste de nous autres est évacué ; on ne peut plus se tenir sur nos jambes ; j'ai le pied gauche noir comme du charbon et tout le corps tout violet ; il est grand temps qu'il vienne une décision, où tout le monde reste dans les marais, les brancardiers ne pouvant plus marcher car le Boche tire toujours ; la plaine est plate comme un billard. A 9 heures du matin, le 11, on vient nous avertir que tout est signé et que cela finit à 11 heures, deux heures qui parurent durer des jours entiers.

Enfin, 11 heures arrivent ; d'un seul coup, tout s'arrête, c'est incroyable.

Nous attendons 2 heures ; tout est bien fini ; alors la triste corvée commence, d'aller chercher les camarades qui y sont restés.

Eugène"